

## *Grosse fatigue*, France, 1994, 103 minutes

Sylvie Gendron

Numéro 174, septembre–octobre 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59422ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Gendron, S. (1994). Compte rendu de [*Grosse fatigue*, France, 1994, 103 minutes]. *Séquences*, (174), 36–36.

## Grosse fatigue

Il y a exactement dix ans, Michel Blanc signait son premier film, *Marche à l'ombre*. *Grosse fatigue* n'est donc que son deuxième film et pourtant, à le voir, on pourrait croire que c'est là un film de vieux routier. Par la mise en scène assurée, brillante par moments, la justesse du montage, la composition souvent inattendue des images, il est clair que Blanc est allé à bonne école et qu'il n'a pas perdu son temps lorsqu'il ne tournait pas. Comment ne pas admirer cette caméra mobile qui file derrière les personnages telle un « paparazzo » ? Comment ne pas être étonné par ces plans audacieux qui témoignent d'une réelle recherche graphique dans la composition des images ? Pensons seulement à ce plan de Blanc et Noiret en barque, sur l'eau. Il y a dans cette image, outre la beauté, la réalisation d'un célèbre proverbe qui, ici, prend toute sa tragique signification.

Ceci dit, si *Grosse fatigue* est évidemment bien réalisé, la qualité de ce film réside autant dans l'écriture du scénario et là, nous n'avons plus du tout affaire à un débutant. Héritier du café-théâtre des années 70, petit-fils des grands dialoguistes français, Blanc est passé maître dans l'art d'écrire des scènes et des dialogues. Et comme tout bon maître, son verbe va bien au-delà du simple jeu de mots, ou du bon mot d'auteur. *Grosse fatigue* est le film français qui parle le mieux de l'angoisse du comédien, des affres du métier et des pièges que nous tendent la gloire et la facilité. *Grosse fatigue* est aussi le film français le plus vivant qu'il m'ait été donné de voir depuis quelque temps (trop longtemps) déjà. Cette comédie déboule à toute vitesse entraînant tout sur son passage et faisant claquer les portes derrière elle.

Bien sûr, il est toujours amusant de voir des comédiens ou des personnalités tenant leur propre rôle au cinéma, et encore plus divertissant d'être témoin des élucubrations autocratiques et lucides d'un comédien connu. Mais, finalement, ce n'est pas le plus intéressant et non plus le plus original du film. Non, ce qui fait la force de cette histoire, c'est la relation réelle qui s'établit entre Michel Blanc et son sosie, entre Michel Blanc et Carole Bouquet et entre le sosie de Michel Blanc et Carole Bouquet. Car il est quand même extraordinaire de constater après un temps que l'on finit par

croire à l'existence du sosie de Michel Blanc. Que quiconque vienne me dire le contraire, qui était assis dans la salle avec moi et qui a assisté aux malheurs du « vrai » Michel Blanc ! Si le spectateur ne croit pas à l'existence du sosie, tout le film tombe à plat. C'est donc là une entreprise hautement périlleuse que Michel Blanc arrive à mener à bien, et plutôt avec brio. Il parvient à nous faire croire à ce sosie parce que, en bon scénariste, il a donné une personnalité et une âme à ce personnage. Il ne s'est pas contenté de tabler sur l'effet comique qu'implique l'intervention du sosie : il lui donne un vrai rôle parce qu'il l'incarne dans des situations de vie réelle. Il lui donne une mère et tout un village qui suit sa carrière. Il lui donne un vrai passé de perdant qui, un jour, trouve la possibilité de jouer gagnant. En écrivant ce film, Blanc a créé son double comme s'il s'agissait d'un être humain à part entière et il a eu là la véritable idée de génie.

De la même façon, il parvient à nous faire admettre que, oui, peut-être Carole Bouquet est ainsi dans la « vraie » vie. Pétillante et vive, son débit rappelle celui de Catherine Deneuve dans ses meilleures comédies. Ce qui n'est pas non plus sans nous rappeler que cette dernière a aussi souffert de l'image de beauté froide et intouchable qui lui collait à la peau et dont

elle mit un certain temps à se défaire. Lorsqu'on prend conscience de cela, on trouve à cette fiction un petit goût de réalité qui n'est pas désagréable.

On pourra peut-être reprocher à Blanc sa petite diatribe sur l'envahisseur américain et les habitudes du public français. On la lui pardonne parce qu'il la fait dire à Philippe Noiret et que, de sa part, on veut bien admettre ce genre de propos. Cependant, c'est plus par l'action que par le discours que les choses se font et *Grosse fatigue* peut certainement ramener le public français à son cinéma.

Il reste simplement à espérer que Michel Blanc n'attendra pas dix ans pour nous donner son troisième film. D'un autre côté, s'il faut autant de temps pour arriver à un aussi bon résultat, je veux bien attendre.

Sylvie Gendron

---

**GROSSE FATIGUE** – Réal. et Scén.: Michel Blanc – Phot.: Eduardo Serra – Mont.: Maryline Monthieux – Mus.: René Marc Bini – Son.: Dominique Hennequin et Pierre Belve – Dir. art.: Carlos Conti – Cost.: Elizabeth Tavernier – Int. dans leur propre rôle: Michel Blanc, Carole Bouquet, Philippe Noiret, Josiane Balasko, Dominique Lavanant, Gérard Jugnot, Mathilda May, Thierry Lhermitte, Charlotte Gainsbourg, Roman Polanski – Prod.: Patrice Ledoux – France – 1994 – 103 minutes – Dist.: Action Film

Michel Blanc et Carole Bouquet

